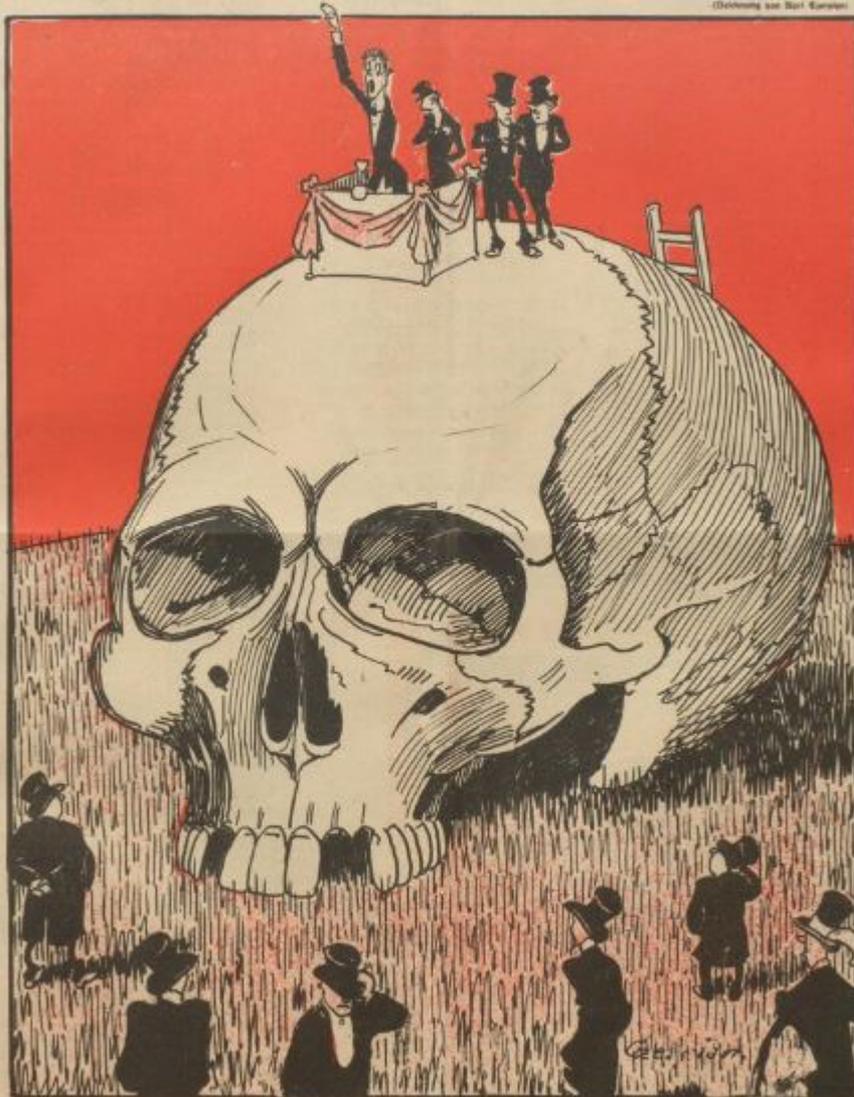


Das Werben um die Neutralen

(Zeichnung von Karl Czerpien)



Karl Czerpien, La cour aux neutres, *Nebelspalter* (21.8.1915) © Nebelspalter Verlag

Pour qui la guerre ?

Colloque international

Jeudi 27 octobre 2022

14 h. – 18 h.

Vendredi 28 octobre 2022

9 h. – 16 h.

Maison Internationale des Langues
et des Cultures (MILC)

35 rue Raulin, 69007 LYON

Le romancier suisse Louis Dumur (1863-1933) pourfend dans son œuvre romanesque, lors de la Première Guerre mondiale, les « profiteurs de guerre », ceux qui ont intérêt à déclencher, à voir se déclencher ou se prolonger les combats, quels qu'en soient l'horreur et le coût humain. La description du banquier Tallatin s'étend ainsi, dans *La Croix rouge et la croix blanche*, sur deux pages d'une particulière férocité et provoque, à Genève, un véritable scandale. Comment, écrit-on, Dumur peut-il se considérer légitime – parce que neutre – lorsqu'il appelle à repousser par les armes l'invasion germanique ? Comment peut-il s'opposer à ceux qui, derrière Romain Rolland, se situent « au-dessus de la mêlée » et préconisent la paix à tout prix ? À quoi bon user son talent – que nul ne conteste – à ressasser les éléments les plus saillants d'un conflit que chacun souhaiterait pouvoir dépasser ? Et surtout, où mène ce réquisitoire contre Tallatin et tous ses semblables ?

En prenant pour base de travail la Première Guerre mondiale et l'œuvre de Louis Dumur - mais non exclusivement – sera examinée cette question des « bienfaits » - pour quelques-uns – de la guerre et de la manière dont il s'agit d'en rendre compte. Faut-il, comme Dumur, dénoncer les profiteurs de guerre par le biais d'une expression artistique violemment engagée ? Doit-on, en bon historien, tenter de prendre la distance nécessaire à une juste évaluation des intérêts en jeu ? Jusqu'où, d'ailleurs, faut-il étendre cette enquête ? Peut-on, derrière telle ou telle figure emblématique, incriminer des nations entières ?

On conçoit aisément le triple intérêt d'une telle investigation. Elle se situe d'abord dans le prolongement de la « revue » de l'œuvre de Louis Dumur, sur lequel une thèse est précisément en cours de rédaction à l'Université Jean Moulin. Elle interroge ensuite, sur un sujet assez peu traité, l'articulation toujours sensible entre histoire et littérature, et appelle à de nouveaux développements sur des œuvres connexes (on peut notamment penser à *Guerre* de Céline, récemment paru). Elle invite enfin à une réflexion de portée plus générale sur la description de la guerre et de ses enjeux et sur la mise en perspective du premier conflit mondial.

De quoi enrichir, on le conçoit, la relecture de notre propre actualité.



Jeudi 27 octobre 2022

14 heures

Accueil des participants et ouverture du colloque

14h10

Entretien avec **Gabriel GALICE**, président du GIPRI
(Geneva International Peace Research Institute)

15h

Loredana TROVATO (Université de Trieste)
« À qui sert la guerre ? Une réflexion sur les « profiteurs de guerre » dans les
journaux de tranchées »

15h25

Jean-Louis MEUNIER (Université de Nîmes)
« Louis Dumur et la Belgique »

15h50

Pause

16h15

Françoise DUBOSSON (HEG Genève)
« *La Croix rouge et la Croix blanche, ou la guerre chez les neutres : un conflit
d'intérêts ?* »

16h40

Jacques SCHROLL (doctorant, Université Jean Moulin - Lyon 3)
« À la recherche des profiteurs de guerre : Paul Seippel vu par Philippe Godet »

17h05

Conclusion de la première journée

Vendredi 28 octobre 2022

9h

Introduction de la deuxième journée

9h10

Entretien avec **Alain GROSRIE**, professeur émérite à l'Université de Genève

« Les profiteurs de guerre : le point de vue de la psychanalyse »

10h

Philippe MARTIN-HORIE (École Française, Tokyo, en visioconférence)

« *J'accuse !* Les profiteurs de la guerre 1914-1918 »

10h25

Pause

10h45

Vincent GOGIBU (Université Versailles – Saint-Quentin)

« Remy de Gourmont : la guerre vue de l'arrière »

11h05

François JACOB (Université Jean Moulin – Lyon 3)

« L'ami américain »

11h30

Thierry OZWALD (Université de Limoges)

« La guerre pour qui et pourquoi ? *L'été 14* de Roger Martin du Gard »

12h. – 14h

Pause

14h

Vianney FERRAND (M1, Université Jean Moulin – Lyon 3)

« Le sacrifice par procuration : Drieu la Rochelle et les profiteurs moraux »

14h25

Odin GEORGET (doctorant, Université Jean Moulin - Lyon 3)

« Les guerres d'Henri Vincenot : le cas de *Walther, ce Boche, mon ami* »

14h50

Conclusion du colloque

15h00

Fin du colloque

Résumés provisoires des communications

Loredana TROVATO (Université de Trieste)

« À qui sert la guerre ? Une réflexion sur les « profiteurs de guerre » dans les journaux de tranchées »

Ma proposition n'a pas comme point de départ l'œuvre et la pensée de Louis Dumur, mais elle s'inscrit parfaitement dans la période, car elle vise à analyser le sujet proposé pour le colloque à partir d'un corpus d'exception : les journaux de tranchées, plus de 250 titres auxquels je consacre la plupart de mes recherches depuis 2012.

Étant spécialiste de ce patrimoine culturel peu connu et analysé du point de vue linguistique et textuel, je me suis toujours posé la question « pour qui la guerre ? », car elle est souvent au centre des articles et des réflexions publiés par les soldats pendant la période 1914-1918.

Tout particulièrement, j'aimerais répondre à cette question, en l'opposant à une autre, très récurrente aussi dans mon corpus, « pour qui faisons-nous cette guerre ? ». Cela me permettra de mettre en évidence la présence d'une dialectique opposant les profiteurs (axe négatif) aux enfants (axe positif), vu que la guerre est faite « pour » eux aussi, pour « laver la honte » de 1870 et pour les libérer du joug de l'envahisseur.

Jean-Louis MEUNIER (Université de Nîmes)

« Louis Dumur et la Belgique »

Dans *La Croix Rouge et la Croix Blanche, ou la guerre chez les neutres*, Louis Dumur s'intéresse aux désastres subis par la Belgique du fait de son invasion par l'armée allemande le 4 août 1914, après l'invasion du Grand-duché de Luxembourg le 2 août. Ce n'était pas la première fois : invasion d'une partie de l'Europe du Nord actuelle jusqu'au golfe de la Finlande actuelle par les chevaliers teutoniques au XIII^e siècle et expansionnisme bismarckien dans plusieurs régions du monde. Cette constante dans la politique allemande, l'envahissement de la Belgique, la favorisait donc vers la Mer du Nord et ultérieurement vers la France, les pays du nord de l'Europe et vers la Grande Bretagne.

L'envahissement de la Belgique obéissait à la recherche d'un triple profit : extension du territoire vers des débouchés géographiques importants, expansion économique et maîtrise de la géostratégie. Curieusement, peu d'années après, un monsieur à petite moustache reprendra ces arguments. Faire la guerre, c'est aussi (et d'abord ?) prévoir les bénéfices ultérieurs...

Mais l'histoire de la Belgique (au sens large) a été mouvementée, elle a abouti à la création d'un État-nation le 4 octobre 1830. Il n'est donc pas étonnant que s'organise en 1914 une résistance belge au nom d'une

neutralité et d'un désir de paix intérieure compréhensibles. Les concepts de neutralité, de nation et de patrie peuvent ainsi être rapprochés et mêlés.

Nous ferons référence à des ouvrages publiés antérieurement au roman de Dumur : *La Belgique littéraire*, par Remy de Gourmont (Crès, 1915), *La Belgique envahie*, par Roland de Marès (Crès, 1915) et *Parmi les cendres*, par Émile Verhaeren (Crès, 1916). Nous élargirons le corpus à d'autres publications consacrées à l'invasion de la Belgique, dont les recueils de Verhaeren *La Belgique sanglante*, *Parmi les Cendres* et *Les Ailes rouges de la Guerre*, à la revue *Mercure de France* (ca 1910, mais surtout à partir de l'année 1913) car Louis Dumur était l'un des piliers de cette revue, et à des textes plus politiques.

Tous ces textes peuvent être lus comme des hypotextes à celui de Dumur.

Françoise DUBOSSON (HEG Genève)

« *La Croix rouge et la Croix blanche, ou la guerre chez les neutres : un conflit d'intérêts ?* »

Au déclenchement de la Grande Guerre, la neutralité militaire est déjà familière aux Suisses, tout comme la neutralité politique. Il s'agit là d'un choix connu et largement accepté par la population, appliqué et assumé par les institutions et l'administration fédérales. Certes, le prix moral à payer, en termes de compromis – ou

de compromission – peut s'avérer lourd quand une guerre frappe le monde. Mais cette position particulière de la Suisse, n'est-ce pas ce qui justement lui permet d'exercer son rôle séculaire : l'aide humanitaire, indépendante, impartiale et solidaire des populations en détresse ?

Dès les premiers jours pourtant, la guerre est totale, et ses implications économiques posent à la Suisse et à l'ensemble de sa population des questions auxquelles ni l'une ni l'autre ne sont préparées. Que Louis Dumur, dans *La Croix rouge et la Croix blanche*, critique la conception de la neutralité des autorités du pays n'a rien de très surprenant : il le fait depuis l'invasion de la Belgique. Mais cette fois, en plus, il s'en prend de façon directe et nominative à une icône, une figure doublement tutélaire : Gustave Ador. S'il est universellement (re)connu comme président du CICR, initiateur de l'Agence internationale des prisonniers de guerre et même président de la Confédération en 1919, on sait peu de choses sur ses activités économiques durant et après la Guerre. Éclairer ce pan de son activité permettra tout à la fois de mieux comprendre la virulence des réactions publiques à la parution du roman de Dumur, et la pertinence des intuitions qu'il y développe.

Jacques SCHROLL (doctorant, Université Jean Moulin – Lyon 3)

« À la recherche des profiteurs de guerre : Paul Seippel vu par Philippe Godet »

Figure neuchâteloise, Philippe Godet (1850-1922) constitue un témoin privilégié de la situation helvétique lors de la Grande Guerre : outre ses activités d'auteur ou de journaliste, il œuvre à l'accueil de réfugiés belges dans sa ville ou s'investit dans divers comités, tels que celui du Foyer des étudiants internés. La manière dont il envisage ce qu'aurait dû être l'attitude de la Suisse durant le conflit le rapproche des positions de ceux qu'on qualifia volontiers d'*enragés* et a pour conséquence de s'attirer les foudres de certains de ses compatriotes, au premier rang desquels figure celui dont Dumur s'est fait un ennemi : Paul Seippel. Si Godet n'accuse pas l'auteur des *Deux Frances* de profiter à des fins personnelles du combat qui déchire l'Europe, il lui reproche sa conduite qui par sa passivité et son inaction, a menacé l'équilibre de leur patrie. L'étude de la correspondance entre les deux hommes nous éclaire sur les divers mouvements internes qui ont pu tirailler la Suisse entre 1914 et 1918, comme l'affaire dite « des colonels ».

Philippe MARTIN-HORIE (École Française, Tokyo)

« *J'accuse !* Les Profiteurs de la guerre 1914-1918 »

1917. Le Chemin des Dames est une boucherie. Nivelles est congédié. Les mutineries se multiplient dans les rangs français et russes, une vague d'insubordination et de désertions touche les armées italiennes. C'est dans ce contexte troublé que Mauricius, Maurice Vandamme (1886-1974) à l'état civil, publie une brochure intitulée « Les Profiteurs de la guerre ».

Anarchiste, fondateur avec Sébastien Faure (1858-1942) du journal pacifiste *Ce qu'il faut dire* (1916-1917), Mauricius dénonce dans ce document d'une soixantaine de pages les rouages d'une machine qui rapporte de très gros bénéfices, chiffres à l'appui, à ceux qui tireront profit de l'un des plus grands carnages du XX^e siècle. Aucun appel à la révolution, à l'attentat ou à l'assassinat, juste un implacable exposé des liens qui unissent les grands groupes industriels, qu'ils soient français, allemands ou britanniques, au monde politique, aux banques, aux têtes couronnées, à l'Église et à la presse, un implacable exposé qui dénonce les diverses malversations des grands groupes industriels, prêts à tout pour obtenir d'avantageux contrats, un implacable exposé enfin qui souligne que si les dividendes des actionnaires s'envolent, les salaires des ouvriers, eux, ne bougent pas.

Mauricius n'oublie personne dans ce terrible réquisitoire, ni les sociétés, ni

les banques, ni les actionnaires, ni les boursicoteurs, ni certains officiers, ni même quelques commerçants peu scrupuleux. Il va même jusqu'à donner des noms : Krupp, Creusot, Peugeot, Renault, Crédit Lyonnais, Société Générale, Banque de France, *Le Figaro*, *Le Journal*, le *Rappel*, le directeur de la Deutsche Bank, Hugo Schmidt, le sénateur Charles Humbert...

Notre travail se divisera en trois temps. Nous débiterons par une présentation succincte du journal *Ce qu'il faut dire*, puis de la publication « Les Profiteurs de la guerre » dont la sortie ne se fit pas sans mal. Nous nous attacherons ensuite à la brochure elle-même afin d'en analyser le contenu. Enfin, nous nous interrogerons sur l'intérêt d'une telle publication et son éventuel impact sur la population civile et militaire.

Vincent GOGIBU (Université Versailles Saint-Quentin)

« Remy de Gourmont : la guerre vue de l'arrière »

Si, en 1891, Remy de Gourmont dénonce dans « Le joujou patriotisme » l'esprit de revanche et l'utilisation faite de la notion de patrie dans un temps où la défaite de 1870 pèse bien lourdement sur les esprits, les premières années (1914-1915) du conflit plongent Gourmont dans une profonde sidération. En premier lieu parce que tout conflit signe l'abdication de la pensée et de la réflexion au profit d'une logique de survie et de défense. Or Gourmont a centré sa vie sur le triptyque lire-

écrire-penser et ses réflexions philosophiques, ses dissociations, sont confrontées à la réalité des canons. D'autant plus que Gourmont vit pour écrire, mais doit de plus en plus écrire pour vivre : la guerre interrompt la parution du *Mercur de France* et Gourmont doit impérativement trouver un périodique où écrire, c'est une question de survie.

Sa position, non pas d'écrivain au front ni « au-dessus de la mêlée » (tel Romain Rolland), ni même ancré dans une neutralité (Louis Dumur) mais à l'arrière lui permet de donner un regard d'observateur et de « critique » dans ses chroniques du *Mercur de France*, de *La France* ou de *La Nación*, devant composer avec la censure, les défaitistes et les va-t'en-guerre. Gourmont n'est pas plus un belliciste qu'un pacifiste : il réagit au *pro rata* des événements : « l'heure est à la défense ». D'aucuns lui reprochent son attitude, une palinodie selon Léautaud ; reste que l'importance de son témoignage n'a pas échappé aux journaux étrangers.

Je montrerai dans cette communication comment la réflexion de Gourmont évolue dans le temps et comment sa position d'observateur de la guerre vue de l'arrière donne à son témoignage un relief du plus grand intérêt.

Il s'agira de montrer aussi de quelle manière il rend compte du conflit (dans le fond comme dans la forme), quelle description il en donne et quels enjeux il souligne, ceci en fonction des contraintes qui sont les siennes.

François JACOB (Université Jean Moulin – Lyon 3)

« L'ami américain »

Les États-Unis ont-ils profité de la guerre ? Pourraient-ils être entrés en guerre à des fins avant tout mercantiles ? Pourquoi, sinon, avoir mis fin à l'isolationnisme qui caractérisait, depuis près d'une centaine d'années, la politique extérieure américaine ? Et comment expliquer la mansuétude des membres de l'équipe de Woodrow Wilson à l'égard de l'Allemagne vaincue, lors du traité de Versailles ? Ne s'agissait-il pas, en préservant un certain équilibre dans le concert des nations européennes, de s'assurer, quoi qu'il arrive, de fructueuses parts de marché ?

S'il est indéniable que la Première Guerre mondiale constitue, historiquement parlant, ce point de bascule à partir duquel la puissance européenne s'étiolle au profit de l'Amérique, toutes les questions posées, à l'issue du premier conflit mondial comme en ce premier quart du vingt-et-unième siècle, doivent l'être selon un double éclairage : celui, d'abord, de l'anti-américanisme dont Philippe Roger a jadis, dans un ouvrage magistral, retracé l'histoire ; celui, ensuite, du prisme littéraire, lequel intéresse précisément Louis Dumur qui rédige, juste avant sa mort, le cinquième et dernier volet de ses romans de guerre : *La Fayette, nous voici !* C'est à ce prix que l'on pourra à sa juste mesure évaluer le prix, ou le coût, de l'intervention américaine.

Thierry OZWALD (Université de Limoges)

« La guerre pour qui et pourquoi ?
L'été 14 de Roger Martin du Gard »

Le conflit de la Première Guerre mondiale a été, *a posteriori*, maintes fois relaté, mais aussi magnifié et mythifié : la littérature s'est emparée alors d'un sujet ô combien fécond, passionné et « vendeur ». Dans son essai sur la *Poétique du récit de guerre* toutefois, examinant ce type d'écrits, Jean Kaempfer montre que 14-18 n'a pas été seulement une guerre atroce mais un tournant majeur dans l'histoire des hommes ; pour lui, c'est une guerre qui a dépossédé l'Europe de sa culture fondamentale et l'a dépouillée de son humanité. On peut même considérer, analyse-t-il, qu'il n'y a eu ni vainqueur ni vaincu, sinon la Barbarie moderne, sortie toute armée des décombres. Roger Martin du Gard, dans le dernier volume des *Thibault* (qui en constitue l'épilogue) évoque à travers les personnages de Jacques et Antoine entre autres, son expérience de la guerre dans les premiers temps de l'engagement (qui présentent toutes les caractéristiques d'une débâcle) et désigne sans défaitisme mais on ne peut plus clairement les « fauteurs de guerre ». Ce sont 1) les puissances financières, l'« association de spéculateurs » qui trouvait un puissant intérêt à entretenir l'animosité générale 2) les états-majors et le corps politique constitués de médiocres vaniteux 3) les pseudo pacifistes qui, tel Gustave Hervé, se sont mués de manière sidérante à l'aube du conflit, en furieux va-t-en-guerre. Il prévoit

même un sombre avenir pour l'Europe : « Les peuples laisseront faire : ils sont déjà habitués à l'état de siège. Ils abdiqueront peu à peu jusqu'à leur républicaine prétention à la souveraineté [...] En fait, ce sont les prodromes de l'asservissement total ».

Il conviendra de préciser en quoi consiste exactement ce regard d'un véritable témoin français et d'examiner aussi dans cette perspective l'anti-germanisme virulent – mais non primaire – d'un Louis Dumur.

Vianney FERRAND (M1, Université Jean Moulin – Lyon 3)

« Le sacrifice par procuration : Drieu la Rochelle et les profiteurs moraux »

Dans *La Comédie de Charleroi*, recueil de nouvelles publié en 1934, Drieu la Rochelle relate son expérience de la guerre, non seulement sur le front mais aussi à l'arrière. Là, il assiste à toutes bassesses pécuniaires, sexuelles ou morales. Or, il ne restreint pas son récit aux quatre années du conflit, puisqu'il décrit aussi les petites manigances des profiteurs moraux, drapés dans les prouesses réelles ou supposées d'un fils tué, quelque temps après l'armistice.

La figure de la bourgeoisie se dessine, complaisante et dévirilisée sous la plume de Drieu ; elle l'est encore plus quand elle est incarnée par la femme, presque toujours vénale ou lubrique. Si la misogynie assumée de l'auteur peut expliquer un tel acharnement, il ne faut pas

oublier qu'en tant qu'ancien combattant, le personnage autant que Drieu lui-même ne se sentent pas compris par ceux de l'arrière, tout en sachant qu'ils ne le seront jamais. Eux ont vu que cette guerre n'avait rien d'héroïque, que la technologie déposait l'homme au sens viril du terme, enfin que le combat n'était plus pour les hommes. Seuls s'en accommodent les planqués, paradoxalement.

En d'autres termes, je souhaiterais montrer comment le mérite du combat ne s'applique plus à ceux qui l'accomplissent, mais est immédiatement récupéré – et accaparé – par les groupes sociaux les plus méprisables, selon un écrivain alors tiraillé entre anti-modernité et action révolutionnaire.

Odin GEORGET (doctorant, Université Jean Moulin – Lyon 3)

« Les guerres d'Henri Vincenot : le cas de *Walther, ce Boche, mon ami* »

Il est trois heures du matin, à la fin de l'été 1944, lorsqu'Henri Vincenot – cet écrivain né en 1912 et mort en 1985 – est arrêté par la milice à son domicile. C'est après avoir été emmené au siège de la Gestapo de Dijon, pour y être questionné, soupçonné à raison d'abriter des résistants dans son hameau, que débute une évasion et une cavale rocambolesques à travers la campagne bourguignonne.

C'est, entre autres, cette mésaventure qui figure dans le deuxième roman qu'il publie chez Denoël, intitulé *Walther, ce Boche*

mon ami (1954). Ce roman, au titre volontiers provocateur, relate la rencontre d'un instituteur, Claude Bougerot, passionné de celtisme, avec un officier allemand qu'il prend d'abord pour un alsacien, Walther Von Biesgheim, lui-même passionné de cette matière.

Avec pour points d'ancrages à ce récit ces deux faits réels que furent sa rencontre avec ce soldat, au cours d'une baignade, et son évvasion des geôles nazies, Henri Vincenot aborde, dix ans après, l'occupation allemande, les trahisons françaises, les fortunes que font et défont les guerres. Le traitement littéraire de cette période que Vincenot dépeint à renfort d'ironie, d'humour noir et de situations burlesques, offre au lecteur un regard pessimiste, distant de toute forme de gloire. Des prêtres et pasteurs comploteurs et manipulateurs aux résistants qui deviennent brigands, des officiers allemands dont le raffinement n'a d'égal que la cruauté, jusqu'aux collaborateurs devenus exécuteurs d'une épuration sanglante, Henri Vincenot pose un point final sur un tableau lugubre et sans concession des profiteurs de la Deuxième Guerre mondiale, *via* l'épisode final de la trahison par Claude de l'un des seuls motifs d'espoir du roman : son amitié avec Walther, permise par la nudité de la baignade, détruite par l'appel de la gloire littéraire de l'instituteur.

Quels sont donc les motifs et outils littéraires privilégiés par Vincenot ?

Comment expliquer le petit succès du roman outre-Rhin, et le silence qui l'entoura en France ? C'est en n'oubliant pas que ce roman s'inscrit dans une réflexion plus longue et globale sur la guerre – pensons aux *Nouvelles ironiques* (« Le truc de Napoléon ou Climat de gloire », « Sinistré total ») ainsi qu'au *Le livre de raison de Claude Bourguignon*, ou même au *Sang de l'Atlas* – ainsi que sur une expérience de la guerre – Troisième guerre du Maroc et Seconde Guerre mondiale – qu'il nous faudra comprendre en quoi un écrivain résolument pacifiste, par une réflexion sur la respectabilité en tant de guerre, critique autant les profiteurs réels de la guerre que ceux qui sommeillent en chacun de nous. Il nous faudra comprendre quelle est la posture de Vincenot, écrivain engagé, ou écrivain contre l'engagement ? En somme, comment un personnage romanesque présenté comme humaniste, mais tiraillé entre le « Tu ne tueras point » et le désir d'honneurs et de reconnaissance commet le pire par son *renoncement*, trait principal du profiteur chez Vincenot : « collabore[r] à la rédaction du dernier chapitre de l'histoire de France [...] charger le vaincu et glorifier le vainqueur, en masquant le rôle, parfois douteux, de certains Alliés » (p. 190), tel est le destin de ce personnage que Vincenot voulut autant à l'image de son temps qu'à celle des éternels renégats.

2^e Année. — N° 39. — 30 Mars 1916.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

Le Jeudi. — 25 Centimes

Abonnements : France : 12 fr. — Étr. : 20 fr.
(8. Bd. des Capucines, PARIS. Tél. Gutenberg 04-58.)

LA BAÏONNETTE



NUMÉRO SPÉCIAL : **LES PROFITEURS** DESSINS DE IRIBE, HERMANN-PAUL, CH. GENTY
ALLIER, GALLO, LEGRAIN, VILLEMOT
Texte de MOUEZY-EON et D. BONNAUD